

Publié dans *Septentrion* 2018/2.
Voir www.onserfdeel.be ou www.onserfdeel.nl.



Pieter Paul Rubens

Zelfportret (Autoportrait), huile sur panneau, 90 x 73, vers 1630

© Rubenshuis, Anvers.

ACTUALITÉS

ARCHITECTURE

Forme et vie : trois demeures à Paris et à Versailles

Une cour intérieure du XVI^e arrondissement de Paris recèle une villa. Un bâtiment d'un blanc éclatant au fond d'une allée cernée d'immeubles, mais il faut chercher pour le trouver. Aux yeux de son propriétaire suisse, le banquier et collectionneur d'art Raoul La Roche (1889-1965), c'était «un poème en murs», mais pour son architecte, Le Corbusier, il représentait «une promenade architecturale, un itinéraire où les perspectives se développent avec une grande variété».

Un mouvement figé que le maître des lieux, en traversant les pièces, ne cesse de ranimer. Un été, je me trouvais à Paris. J'ai visité cette maison et d'autres demeures, et essayé de voir comment elles avaient pu prendre forme et prendre vie, ainsi que le rapport entre ces deux réalités.

Le mardi et le vendredi, la collection d'art La Roche était accessible au public. Le propriétaire se retirait alors dans sa partie privée, car la maison était ainsi conçue, et je me demande ce qu'il pouvait bien faire ces jours-là. Appréhendait-il le moment où la porte s'ouvrait aux visiteurs et où il devait s'éclipser? Aimait-il, au contraire, ce rythme hebdomadaire de pas étrangers arpentant sa maison?

La demeure évoque peu Raoul la Roche. Il reste de son patrimoine une maison et une collection d'œuvres d'art, mais les traces visibles sont celles de l'architecte et non du maître des lieux. À la mort de La Roche, la collection d'art a été dissociée de la maison, mais la façon dont elles étaient associées

auparavant se retrouve sur des photographies. L'une d'entre elles montre la chambre. Dans un coin de la pièce, un lit d'une personne, sur un sol sombre et brillant. Au-dessus du lit, trois tableaux. Des natures mortes puristes, dont une représente une guitare et une bouteille sur une table. Des formes nettes, sans ornement, à l'instar de la pièce elle-même. Aussi discrètes que la vie de leur propriétaire.

La vie d'un roi est publique. Sa résidence est tout aussi publique. Pour personne, ce n'était plus vrai que pour Louis XIV qui, fuyant le chaos et l'agitation de Paris, est venu s'installer le 6 mai 1682 près d'un village à l'extérieur de la capitale, là où son père avait fait construire un pavillon de chasse: à Versailles. Pour accueillir la cour, le château a connu une large extension, comme en témoigne la galerie des Glaces.

Bien des courtisans se pressant là dans la lumière du soleil, des fenêtres et des miroirs voyaient pour la première fois dans une glace leur visage et celui de leur souverain évoluant au milieu de leurs regards et de ses propres reflets.

Des années après la mort de Louis XIV, lorsque son petit-fils était au pouvoir, une pendule de la taille d'un homme est arrivée au château de Versailles, avec un mécanisme comportant trois aiguilles pour les heures, les minutes et les secondes. Jamais le temps n'avait été indiqué avec une telle précision. La vie à la cour avait été mise au pas, puis l'ensemble du royaume de France. Pour autant, l'héritier du Roi-Soleil s'accommodait mal de la résidence de son aïeul. Le poids d'une visibilité absolue était écrasant. Il ne voulait plus s'exposer aux regards, ni aux miroirs qui sont aussi des regards, et a fait aménager une nouvelle aile pour ses appartements privés.



**La Maison de verre dans
le VII^e arrondissement de Paris**
photo S. Mandias.

Nous pouvons parfaitement imaginer le tourment de Louis XV. Nous aussi aimerions être seuls de temps à autre. Mais quelque chose s'est peut-être aussi perdu à deux générations d'écart. Nous pensons avec effarement: rien n'était à lui. Rien de plus faux: tout, au contraire, lui appartenait. En 1928, trois architectes décorateurs ont conçu les plans d'une demeure parisienne destinée à un gynécologue et à sa famille. Le docteur Jean Dalsace y avait son cabinet médical. La possibilité ou l'impossibilité d'avoir des enfants tourmentait certaines patientes, et cette maison devait leur assurer toute la discrétion souhaitée. Et puis il y avait tout le reste: les enfants devaient pouvoir jouer dans cette maison, madame Dalsace devait pouvoir y recevoir des invités de marque dans le salon, les différentes activités médicales du docteur Dalsace devaient y être exercées dans un cadre extrêmement précis et en coordination parfaite. La réponse architecturale a été une maison mobile. De subtiles séparations ont délimité les différentes activités. Un panneau de bois pliant, une différence de niveau, une porte d'acier pivotante. Une solution unique a été

apportée à chaque situation, rendant le quotidien théâtral ou surréaliste. Un placard à balais a été logé sous l'escalier. Logique, me direz-vous, mais l'escalier est ouvert et le placard est une armoire arrondie en fer forgé: joli écrin pour un aspirateur, curieux clin d'œil aux maisons traditionnelles.

La demeure porte le nom de Maison de verre. La dénomination renvoie en effet à l'aspect extérieur de la maison, avec une façade en pavés de verre, comme un voile qui laisse filtrer la lumière, si ce n'est que le verre est dur, rigide. Le verre privilégie la vue par rapport à tous les autres sens. Mais pas dans la Maison de verre. Elle cache plus qu'elle ne dévoile. C'est aussi une maison douce à vivre, un foisonnement d'idées absurdes et de solutions spécifiques à des problèmes bien communs, paraissant sorties de la tête d'un brillant savant au sens de l'humour particulier. Il s'agit surtout d'une maison qui bouge et s'adapte aux besoins de ses occupants.

J'étais à Paris et je regardais les maisons. Parfois, dans mes promenades, je levais les yeux vers les toits de la capitale, qui me



**La demeure de Raoul La Roche (1889-1965)
dans le XVI^e arrondissement de Paris, vue
d'intérieur**

photo S. Mandias.

rappelaient la formule de Raymond Queneau: «Les toits de Paris, couchés sur le dos, leurs petites pattes en l'air». Un après-midi, j'ai pu voir comment des pas avaient laissé des traces de poussière blanche depuis une camionnette jusqu'à une entrée de bâtiment et, de là, sur un escalier sombre. Les immeubles parisiens et la poussière sur le trottoir m'ont dévoilé ce qui reste normalement caché. Nos demeures donnent forme à nos vies et, à notre tour, nous leur donnons vie à travers nos mouvements. Car il s'agit pour nous de nous savoir protégés, pour elles de pouvoir rester couchées au soleil avec leurs petites pattes en l'air.

Serch Mandias
(Tr. J.-Ph. Riby)

Version abrégée d'un article qui a vu le jour dans le cadre d'un projet de résidence d'écriture de la maison flamando-néerlandaise *deBuren* (voir www.deburen.eu) en collaboration avec la fondation Biemann-Lapôtre de Paris.